

L'Incarnation et ses compagnes chanter leurs pieux cantiques au milieu de leurs jeunes néophytes sous cette double et auguste voûte d'une forêt primitive et d'un beau ciel canadien ; Maisonneuve et ses intrépides compagnons fonder au sein du pays iroquois cette prodigieuse colonie de Montréal ; Melle. Mance et la Sœur Bourgeois pénétrer avec une égale intrépidité dans ces régions inhospitalières ; Frontenne imprimer enfin la terreur aux hordes barbares et repousser avec un si grand courage la flotte de l'amiral Phipps. Puis, vous verrez défilier devant vous cette longue suite de gentilshommes et de paysans français qui furent nos pères, ces hardis pionniers toujours prêts à quitter la bêche et la charrue pour le sabre et le fusil, ces gaïs et braves aventuriers se faisant sauvages avec les sauvages, glissant comme eux dans leurs rapides esquifs, et luttant avec eux de courage et d'adresse ; ces missionnaires intrépides, ces héroïques martyrs, ces femmes pieuses, et aussi ces héroïnes de notre histoire, ces Jeanne d'Arc canadiennes, les de Verchères et les Drucourt. Vous écouterez le récit de toutes ces grandes expéditions de nos pères : Lasalle et Joliette découvrant le Mississipi ; Bienville, à l'autre extrémité de ce continent, fondant la Nouvelle-Orléans ; Rouville et ses bandes sacageant la Nouvelle-Angleterre ; Nicolet et la Veyranderie découvrant les vastes régions de l'Ouest ; de Beaujeu succombant avec Braddock sur le champ de bataille de la Monongahéla, comme devaient périr plus tard Wolfe et Montcalm sans nos romparts ; Iberville promenant notre drapeau victorieux du Mexique à la Baie d'Hudson, et vous pourrez vous écrier : ce continent tout entier ne fut que le vaste théâtre des exploits de nos pères. Et puis, après toutes ces longues lutes, ces guerres sans cesse renaissantes, cette longue succession d'épreuves de tout genre, famines, épidémies, incendies, massacres, mauvaise administration, immigration insupportable, secours promis et refusés, échecs endurés avec patience mais trop souvent renouvelés pour l'honneur de la France et pour le succès de la colonie, arrivera le grand jour, le jour de la dernière angoisse et de la dernière catastrophe, lorsque la Nouvelle-France, épuisée d'hommes, de vivres et de munitions, envahie de tous côtés par terre et par mer, par des armées et des flottes toujours vainqueurs et toujours renaissantes tendra en vain les bras vers la vieille France ; c'est alors que l'historien grandissant avec sa tâche saura vous dire avec les derniers malheurs, les dernières gloires du vieux drapeau blanc aux fleurs de lys d'or sur les bords du St. Laurent. Il vous racontera les courageux efforts des Acadiens luttant jusqu'à la dernière heure, et dispersés sur le vieux continent, Louisbourg, ce Québec du golfe, résistant fortement aux forces supérieures de Wolfe et succombant victime d'une suite assez semblable à celle qui fit tomber notre forteresse ; ensuite Montcalm si glorieusement vainqueur à Carillon avec des forces inférieures, et quelques semaines seulement avant la prise de Québec, sur ces hautes falaises de Beauport où Lévis, Juchereau et Bourlamarque secondèrent son courage. Puis enfin après la grande bataille où les deux héros, le Français et l'Anglais, tombèrent également, lorsque Québec bombardée ne sera plus qu'une vaste ruine, il vous dira avec un légitime orgueil le dernier triomphe des Français et de nos aïeux, cette dernière victoire remportée par le chevalier de Lévis sur le général Murray, sur le sol même que nous foulons, tableau final de la conquête qu'il a su le premier mettre en relief et consacrer par la postérité.

S'inclinant respectueusement, comme le firent nos ancêtres eux-mêmes, devant les décrets de la Providence, il reprendra ensuite avec courage, presque avec sérénité, le récit d'une nouvelle lutte moins sanglante et non moins intéressante. Il vous montrera Murray et Carleton pratiquant le noble conseil de Virgile, *parcere subiectis et debellare superbis*, reconnaissant le mérite des vaincus et les protégeant contre d'ignobles persécuteurs, l'Angleterre hésitant souvent entre les conseils de la partialité et ceux de la justice ; Dambourgès et les canadiens sauvant Québec en 1774, Salaberry repoussant Hampton en 1814, à la suite de la longue tyrannie de Craig ; la fidélité de nos compatriotes mise à l'abri même du soupçon, le grand évêque Plessis enseignant aux vainqueurs à respecter les droits de la religion, et disant au pouvoir civil : *tu n'iras pas plus loin* ; enfin les libertés constitutionnelles accordées en 1791, se développant lentement à travers les entraves de l'oligarchie. Avec quel amour mêlé de vénération n'a-t-il point sculpté les grandes figures de cette lutte parlementaire ; De Lothbère, Panet, Bédard, Taschereau, les deux Papineau, les deux Stuart, Nelson, Vallières, Viger, Bourlages, LaFontaine, Morin et les autres défenseurs de nos libertés !

Puis arrivant à de nouvelles catastrophes, à la fin d'un autre régime, avec quelle verve patriotique n'a-t-il pas raconté le sanglant dénouement de cette résistance à la suite de laquelle la véritable constitution britannique devait nous être octroyée, dans des conditions pourtant si dangereuses et si difficiles pour nous ? Aussi à l'époque contemporaine, quels regards anxieux et jaloux pour notre nationalité n'a-t-il point jetés sur notre avenir !

Ce magnifique ouvrage où pour emprunter à son élégant biographe

une expression qui m'a frappé, « le frisson patriotique court dans toutes les pages » est, dans ses premiers volumes surtout, voisin de la plus haute inspiration. Cela s'explique facilement. Notre histoire est digne d'une épopée et notre premier historien était poète avant tout.

Où, il fut poète ce fut le poète qui poussa le voyageur, et le poète et le voyageur qui créèrent l'historien. Ce fut le poète qui rêvant d'autres lieux, d'autres rivages que ceux qu'il avait tant admirés, se sentit épris du désir de parcourir l'Amérique, et de voir un peupleté vieille Europe qui alors était si loin de nous. Il suffit de jeter un coup d'œil sur l'intéressant récit qu'il en a fait lui-même, pour s'assurer qu'il vit avec une noble jalousie la gloire des deux grandes nations auxquelles les habitants du Canada doivent leur existence, qu'il admira le monument, tout en songeant à notre passé et à notre avenir, et qu'il se dit à lui-même : si je ne puis, comme on l'a fait ici, brûler sur l'airain les combats de nos aïeux, du moins je les inscrirai au livre de l'histoire. Les inspirations littéraires et patriotiques qu'il éprouvait déjà devinrent des réalités au contact des grands hommes et des grandes choses du vieux monde ; l'amour rempli de crainte qu'il éprouvait pour sa patrie, amour empreint de tristesse, enveloppé de sombres prévisions, reçut une impulsion nouvelle lorsqu'il entendit Nemcewicz chanter les malheurs de la Pologne, O'Connell tonner contre les injustices dont l'Irlande était victime.

Son livre ne fut pas écrit, comme tant d'autres livres, pour conter une fantaisie, pour se faire une réputation, pour acquérir la fortune, ce fut une grande entreprise ; la réhabilitation d'une race à ses propres yeux et aux yeux des autres races. Il voulait avant tout effacer ces injurieuses expressions de race conquise, de peuple vaincu. Il voulait faire voir que, dans les conditions de la lutte, notre défaite fut moralement l'équivalent d'une victoire. Les hommes des autres races destinés à habiter avec nous, à partager en frères avec nous cette vaste et magnifique contrée, le remercieront un jour d'avoir mis la vérité en pleine lumière, d'avoir fait disparaître d'injustes préjugés, de nous avoir faits leurs égaux à nos yeux et aux leurs, d'avoir donné par là un gage de plus à la concorde si nécessaire à l'accomplissement de nos communes destinées.

Lié d'amitié avec d'habiles et patriotiques écrivains qui l'avaient devancé, avec d'infatigables chercheurs, amis de notre histoire et de nos antiquités, il posa avec eux la base de notre littérature naissante ; il se vit bientôt entouré d'émules et même de rivaux ; à lui cependant le mérite de l'initiative, la palme du premier triomphe !

Au prix de ses veilles et de son repos, de sa santé, de la fortune qu'il aurait pu si facilement acquérir, il nous a donné de bien grandes choses dont les moins grandes ne sont point le respect de nous-mêmes, l'amour exalté de notre pays, la foi dans notre avenir. Certes, nous lui aurions donné fort peu de chose en retour, si notre reconnaissance se bornait à ce monument simple et touchant, il est vrai, mais encore si insuffisant, s'il ne s'en élevait pas un autre plus grand, plus beau, plus impérissable dans la mémoire de tout un peuple !

Nous pleurons la mort des grands hommes, mais pour eux plus que pour les autres, n'est-il pas bon après tout que cette pauvre vie, avec ses agitations, ses revers, ses injustices, ses caprices du moins apparents, que cette pauvre vie finisse un jour ? Car ce jour-là commence la grande réparation !

Leur gloire s'élève, et va toujours grandissant comme ces merveilles édifices que le voyageur voit s'élever et grandir au-dessus des villes en les quittant et en perdant de vue tout ce qui les entoure.

Les générations nouvelles apprennent leurs noms, et les redisent avec amour, et de tout le fracas, de toutes les ambitions, et les prétentions, et les intrigues d'une société, tout ce qui reste, ce sont quelques modestes et sereines réputations aussi dédaignées pendant la vie que belles après la mort !

Mais encore, ce n'est là que de la justice humaine ; la postérité à ses caprices, ses oublis, ses injustes dédains ! A certaines époques il fait nuit dans la mémoire des peuples comme dans celle des hommes ; sur le vaste océan des âges, le temps promène le sombre oubli, comme une brume épaisse, impénétrable.

Ah ! messieurs, si une voix plus autorisée, si celle d'un ministre de la religion se faisait entendre, elle vous parlerait d'une autre immortalité, elle vous dirait que celle-là est au-dessus de toute notre gloire humaine de toute la hauteur qui sépare le ciel et la terre !

Nous ne pouvons pénétrer, il est vrai, les mystères de l'autre vie ; mais nos croyances nous enseignent que nous y pouvons encore quelque chose, que ce n'est pas en vain que la sainte prière se répand avec l'encens et les larmes sur la tombe de nos amis, que la grande solidarité humaine ne finit pas avec la mort. Cette admirable trilogie de l'église militante, de l'église souffrante et de l'église triomphante qui, si elle n'était pas un dogme, serait encore la plus belle des conceptions philosophiques, reliant un monde à l'autre, bannit les sombres terreurs, et fait briller sur le terrible passage la douce lumière de l'espérance qu'allume la foi, que nourrit la charité.